

à Warrilles d'Osborne, de Windsor ou de Balmoral, témoignent du court passage, sur cette terre, de tous ces "amis de l'homme" fidèles et bons.

A Cimiez, trône le beau *Darnley II*, un colie superbe qui partage avec deux autres représentants de la race canine, *Marco* et *Gina*, deux loulous de Poméranie, le privilège d'être favoris de la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, dont le glorieux jubilé va être célébré le mois prochain. Ce sont ces trois héros que représentent nos dessins.

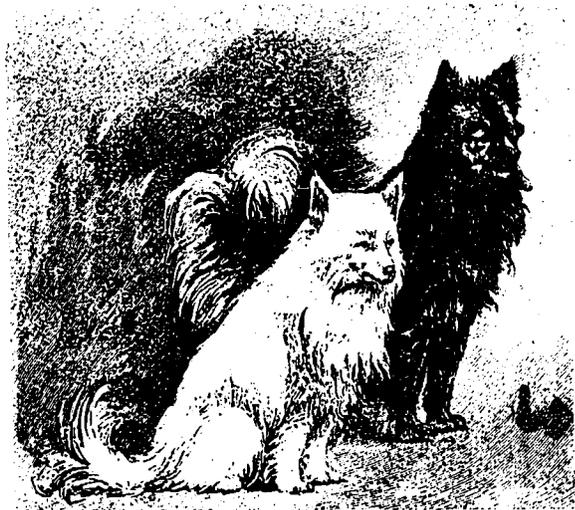
La reine adore également les chevaux ; — qui n'a entendu parler du poney blanc de Bishy Park, de *Jessie* qui, pendant vingt cinq années, fut la jument de selle de la reine, de *Picco*, petit cheval de Sardaigne, d'un fort mauvais caractère, paraît-il.

Si Sa Majesté Victoria lère témoigne aux animaux tout l'amour qu'ils lui inspirent, ses sentiments d'humanité s'étendent aussi aux hommes et la pression exercée par elle n'a pas peu contribué à la suppression complète et définitive du duel sur toute l'étendue du territoire britannique.

Elle a favorisé, de tout son pouvoir et au détriment de l'escrime ou du tir au pistolet, fort abandonnés actuellement de la gentry anglaise, les autres exercices du corps, notamment la bicyclette.

Un jour, Sa Majesté, à ce moment en villégiature dans l'île de Wight, rencontra, sur la route de Newport, une dame montée sur un tricycle. Elle trouva intéressant cet exercice, fit acheter deux machines et invita les jeunes femmes de son entourage à faire l'expérience de ce nouveau mode de locomotion.

Du tricycle à la bicyclette, la pente était glissante et, malgré la réputation inspirée à une souveraine octogénaire par la révolution considérable que devait introduire ce système d'équitation dans le costume féminin, les jeunes princesses de la famille royale eurent bientôt l'autorisation



MARCO ET GINA, LOULOUS DE POMÉRANIE.

de se livrer au ramassage des "pelles" sur les grands chemins de l'île.

On se rappelle celle d'une des filles du prince de Galles sur une rue de Londres.

Mais ces digressions nous ont éloigné de notre sujet : la Reine venant demander à la France l'hospitalité habituelle et l'incident d'une rencontre avec le Président de la République Française lors de son passage près Paris.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne le mérite à cet acte de courtoisie internationale, il faut néanmoins admettre qu'il témoigne d'une cordialité de relations ne pouvant qu'aider à la solution pacifique des redoutables problèmes se jouant actuellement sur l'échiquier de la politique européenne.

**

C'est une affaire bien parisienne que le duel intervenu entre le maître d'armes italien, chevalier Pini et monsieur Albert Thomeguex, un très fort amateur français.

C'est le mercredi 17 mars, à deux heures, que l'engagement devait avoir lieu, au champ de courses de St-Ouen.

Bien avant l'heure une nuée de reporters, d'amis, de simples curieux trouvaient, dans leur désir d'assister à l'action, le moyen de pénétrer dans le vieux parc ce qui fait que, quand les intéressés, suivis de leurs témoins et de deux médecins, se présentèrent sur le terrain, il y avait jusqu'à des photographes, un cinématographe même, a-t-on dit, qui les attendaient impatiemment.

Mais d'abord, le motif de la ren-



DARNLEY II, COLLIE FAVORI DE LA REINE.

contre : Un orteil érasé à la sortie d'un assaut au cours duquel Pini avait développé toute sa science des armes, servie par la plus étonnante agilité, mais dont Mr Thomeguex, avait exprimé, à haute voix, tout son mécontentement.

Y avait-il corrélation entre la critique émise et le pied érasé ? Toujours est-il que l'amateur provoqua le maître et qu'une rencontre, à l'épée de combat, fut décidée malgré toute l'opposition des témoins pour l'empêcher.

C'est une erreur de croire qu'un duel, entre des maîtres incontestés, tels que Pini et Thomeguex, dut avoir une issue fatale et de nombreux exemples sont là pour confirmer cette affirmation.

Généralement, les rencontres, entre professionnels de la lame, durent longtemps mais sont anodines et se terminent par une égratignure.

L'exemple du célèbre maître Jean Louis, tuant successivement, sur le terrain, douze maîtres italiens, ne peut infirmer cette règle quasi générale. Mais on se représentait mal Thomeguex, gros et lourd, déjà âgé, faisant face à la fougue, à l'impétuosité du nerveux et jeune Pini.

Il a déconecté toutes les prévisions ; son jeu savant, impeccable, bien français, a tenu en échec le maître incontesté de l'escrime italienne, si souple et quelquefois si perfide.

Tout le monde a remarqué la prudente réserve où s'est cantonné le chevalier Pini, réserve contrastant si curieusement avec sa fougue habituelle.

Neuf reprises, soit environ quarante-cinq minutes de combat coupées par de courts repos, une blessure peu dangereuse pour l'un des combattants, tel est le bilan de cette étonnante rencontre.

À la neuvième reprise, Mr Thomeguex était atteint d'un coup d'épée à la lèvre qui, bien que peu grave, décidait le docteur Sée à mettre fin au combat.

Mais quelle différence entre l'attitude du tireur italien tenu en main le pacifique fleuret de salle et celui du même tireur, tenant cette fois une lame de combat allié et ayant devant lui un adversaire redoutable également armé !

C'est égal, le duel de St-Ouen va rester légendaire et marquera peut-être, qui le sait, le retour aux fameux duels publics, en champs-clos, qu'employaient au moyen-âge, nos belliqueux aïeux. LOUIS PERRON.

C'est une sottise de vouloir se concilier par la parole des gens dont l'intérêt est différent du nôtre. On ne fait en parlant que leur donner les moyens de nous nuire. Il faut se décider, agir et se taire. — LICHTENBERG.



LE DUEL PINI-THOMEGUEX A SAINT OUEN.